

La stupéfaction. Sans doute le sentiment qui la caractérisait le plus à cet instant. Elle était là, dans sa voiture, à attendre... Quoi, exactement ? Seulement de savoir. Elle était ridicule... Si quelqu'un lui avait un jour dit qu'elle ferait ça, elle se serait moquée de lui sans ménagement. Même le temps était d'un cliché... Un ciel d'orage et une luminosité réduite à cette heure de la journée.

Dans sa voiture, elle attendait. Elle n'avait fait que ça depuis le matin. Elle avait attendu qu'il prenne son café, sa mallette et claque la porte d'entrée. Elle avait ensuite attendu qu'il soit suffisamment loin dans la rue pour se glisser dans sa voiture de location et le suivre. Pendant plusieurs heures, elle avait attendu devant ses bureaux, même quand son estomac criait famine et produisait des sons disharmonieux.

Au milieu de la matinée, elle avait quand même déboutonné son trench, enlevé sa casquette de marin et s'était même autorisée à allumer la radio. Elle n'avait le cœur ni à rire ni à écouter des infos. Elle

avait manipulé les boutons jusqu'à tomber sur Chérie FM. Ou la station sentait son désarroi, ou elle était déprimante. Peu importe, sa programmation correspondait parfaitement à son humeur du moment. Tous les plus grands titres de la chanson mélo y étaient passés. Elle avait eu droit à une rétrospective de tous les chanteurs qui vous font roucouler quand vous êtes à deux, et pleurer à verse quand vous êtes seule. Lionel Richie, Jean-Jacques Goldman, Bryan Adams, Billy Joel, Elton John...

Enfin, sur le coup de seize heures, il était sorti par la porte à tambour de l'immeuble de verre. Elle l'avait suivi du regard jusqu'à ce qu'il monte dans son SUV allemand. Peu après lui, elle avait quitté sa place de parking, en veillant toujours à garder une distance raisonnable entre elle et lui. Pour qu'il ne risque pas de la repérer, elle avait pensé à louer une Twingo hier, qu'elle avait garée dans leur rue, devant la maison voisine.

À jouer ainsi les détectives, elle se sentait minable. Qu'était un couple lorsque la confiance en l'autre avait disparu ? Et plusieurs fois, elle faillit rebrousser chemin. Cela ne pouvait pas leur arriver, pas à eux. Elle se trompait, voilà tout. Elle s'ennuyait tellement qu'elle s'inventait des histoires abracadabrantesques pour ajouter un peu de fantaisie à son quotidien. Un coup de klaxon interrompit ses pensées. Elle enfonça d'instinct sa tête dans ses épaules. Elle voulait se faire discrète, et on la klaxonnait au feu rouge. Bravo ! Apparemment, trois voitures devant elle, il n'avait rien remarqué et continuait sa route. Mais où allait-il en

quittant le centre-ville ? Elle roula encore une bonne dizaine de minutes ainsi, jusqu'à doucement décélérer à l'entrée de la rue Georges-Pompidou avant de ranger la Twingo sur la première place venue. Lui se trouvait une trentaine de mètres plus loin. Il s'était garé dans la cour d'une petite maison très propre, très moderne, avec de grandes baies vitrées. La rue, un boulevard pavillonnaire, était quasi déserte.

Peut-être s'était-il trompé de lieu ? Ou allait-il rendre visite à un client ? En tout cas, il descendit de sa Mercedes, se dirigea vers la porte d'entrée et s'engouffra dans la maison du numéro 25. Avait-il ouvert de lui-même la porte ou l'avait-on invité à entrer ? Elle n'avait pas le bon angle d'observation.

Elle avait remis sa casquette, fermé son trench, bien enfoncé ses lunettes sur son nez. Elle sortit de la voiture une dizaine de minutes après l'avoir vu disparaître. Elle remonta la rue doucement, guettant le moindre signe de présence. Son pas ralentit devant le numéro 25, juste assez pour lire le nom sur la boîte aux lettres : Monsieur Herrbach. *Monsieur, monsieur, monsieur*, se répéta-t-elle plusieurs fois tandis qu'elle continuait son chemin, histoire de ne pas éveiller les soupçons. Arrivée au bout de la rue, elle se mit à courir en faisant le tour du pâté de maisons, jusqu'à revenir à son point de départ et s'engouffrer dans la citadine. Le SUV était toujours là, elle n'avait rien manqué. Et il était venu voir un M. Herrbach, un nom qui ne lui disait rien, mais un monsieur, un homme. C'était ce qui comptait. Certaines femmes auraient pu nourrir

des doutes sur la sexualité de leur conjoint, mais elle savait que les hommes ne l'avaient jamais intéressé.

Dans l'habitable, elle commença à s'impatienter. Là encore, pendant près d'une heure, elle attendit. Enfin, la porte s'ouvrit. Elle coupa la radio. Elle le vit sortir de la maison toute blanche, sourire aux lèvres. Depuis combien de temps ne l'avait-elle pas vu sourire avec elle ? Pour elle ? Devant les collègues de travail, les amis, la famille, oui. Mais quand ils ne se retrouvaient que tous les deux ? À elle, il parlait de ses tracas, des factures, du jardinier qui avait mal taillé la haie, de la réunion parents-professeurs. Depuis quand ne faisait-il plus le pitre pour la faire rire ? Depuis quand ne souriait-il plus en la voyant le matin au saut du lit ?

Cependant, un détail la ramena dans le présent. Tiens, il n'avait plus sa mallette à la main ? Était-il seulement sorti de voiture avec ? Elle ne s'en souvenait plus. Il se dirigeait vers sa voiture, l'air nonchalant. Et... rien. Elle avait perdu plusieurs heures à le suivre pour... rien. Tandis que le ciel se faisait plus menaçant encore, elle était soulagée. Elle se renversa sur l'appui-tête et ferma les paupières quelques secondes. Elle avait l'impression de respirer pour la première fois de la journée. Soudain, une voix, féminine, qui appelait un homme dans la rue, résonna. Elle ouvrit les yeux dans un sursaut. Et elle le vit, ou plutôt, elle les vit. Il remontait le petit chemin pavé qu'il venait de fouler quelques secondes auparavant pour rejoindre l'autre. Elle souriait et agitait un trousseau de clés dans sa main gauche, mimant une réprimande.

Elle était vêtue d'un peignoir en soie crème. Et quand il la rejoignit, il attrapa ses clés avant de l'embrasser passionnément. Il s'en alla, l'autre rentra chez elle. L'autre... Le reste est assez flou...



Elle reste assise dans sa petite voiture d'occasion, le derrière talé après toutes ces heures sans bouger. En état de choc, elle fixe le lointain. Elle se repasse la scène en boucle, puis toute la journée.

Lorsque les premières gouttes s'écrasent sur le pare-brise, son déluge à elle commence aussi. Elle a toujours admiré les femmes qui pleurent discrètement, tout en restant jolies. Elle, quand elle pleure, c'est version *Carmina Burana* avec un stock lacrymal digne des canaux d'Amsterdam. Son visage se tord en une grimace, elle émet de drôles de petits bruits. Quand elle finit par se reprendre, elle tourne la clé dans le contact et part. Elle prend la route pour rentrer chez elle, en continuant de sangloter. Mince... Elle ne doit pas oublier de ramener la voiture chez le loueur. Il lui a répété plusieurs fois que « sinon, il y aura des pénalités ». À sa place, beaucoup se ficheraient d'une majoration de facture. Mais pas elle, qui aime les choses ordonnées, un de ses rares traits de caractère qui n'a pas changé ces dernières années...

Quand elle se ressaisit, un peu, la première chose à laquelle elle pense ? Peut-être est-il atteint de trouble dissociatif ? Deux personnalités, deux vies. Ce n'est pas de sa faute... À peine son cerveau finit-il de formuler cette pensée qu'elle a envie de se gifler, ou de s'écraser violemment la tête sur le volant. Il la trompe, et elle lui cherche des excuses ? Mais qu'est-ce qui cloche chez elle ?

Alors, que dire ?... Mais peut-être seulement ne rien faire ? Cela passera. Elle mettra cette affaire dans sa poche, un mouchoir par-dessus, et elle attendra. Son mari a peut-être simplement eu une sorte de faiblesse ? Après quinze années de vie commune, se croit-elle un cas isolé ? Et si tout cela est passager, doit-elle dévoiler au grand jour ce qu'elle sait ?

— Ah ! Madame Hugonnet, on ne vous attendait plus ! Quinze minutes plus tard, l'agence était fermée et c'était la majoration !

Face à elle, un grand dépendeur d'andouilles, mi-blond, mi-roux, à la peau aussi grasse qu'un gaufrier. Dire qu'un jour une société a cru sage de le nommer gérant d'agence... S'il continue à agiter son index devant elle pour la réprimander, elle va le mordre, c'est sûr. Elle s'apprête à déposer les clés de la Twingo sur le comptoir beige, mais il les attrape au vol.

— Je vais faire le tour du propriétaire, voir si vous ne m'avez pas abîmé la cocotte.

Il s'apprête de nouveau à pourfendre l'air de son doigt, mais à peine a-t-il le temps de le dégainer,



que Mme Hugonnet lui jette un regard noir. Message compris par le gérant, sa main restera dans sa poche. Il ne lui demande pas non plus de l'accompagner sur le parking, la femme en face de lui a l'air de passer une sale journée, et il ne tient pas à en faire les frais.

Elle attend face à l'accueil, vide. Elle pourrait s'asseoir, mais elle est tellement cassée qu'elle ignore si elle pourrait se relever. Et les fauteuils en tissu, recouverts de taches éparses, ne la tentent guère. Ses pieds, ses jambes, son dos, tout la fait souffrir. Elle tient ses bras croisés sur sa poitrine, pour éviter de se prendre plus de coups dans le cœur, sans doute. Le blond est parti depuis dix minutes, il passe sa voiture à l'IRM ou quoi ? Encore deux minutes et la clochette de l'entrée sonne, signalant le retour du gérant.

— C'est tout bon, je vois que vous en avez pris soin. Est-ce que vous voulez qu'on vous enregistre dans notre base de données pour vous envoyer nos promotions ?

— Non, merci. Bonne soirée, répond-elle d'un ton monocorde.

En deux enjambées, Mme Hugonnet sort de l'agence de location, laissant la porte claquer en se refermant et s'en éloignant d'une bonne dizaine de mètres au moins. Elle pourrait prendre le bus, l'arrêt ne se trouve pas très loin de chez elle. Ou commander un taxi. Mais finalement, elle préfère marcher. Pour exorciser le mal-être qui l'envahit, essayer de se calmer, et peut-être même oublier ? Elle tente de faire passer sa douleur de son corps au trottoir. À chaque pas : « *Tiens, prends ça !* » Au début, elle a l'impression que cela la soulage,

même si ses talons sont endoloris. Au bout de deux kilomètres, elle n'en peut plus, elle n'a plus rien à transférer au sol. Elle est juste épuisée. Un kilomètre plus loin, elle est anesthésiée. Son corps, ses pensées. Elle ne souhaite plus qu'une chose : rentrer chez elle et prendre un bain. Du coin de la rue, elle voit le pavillon. Courage, elle n'est plus très loin. À chaque foulée, elle se rapproche de sa maison. Cette vision la ferait presque pleurer de soulagement. Elle n'a pas desserré les bras depuis qu'elle est sortie du centre-ville, elle n'en avait pas eu conscience jusque-là, mais elle sent désormais le cadran de sa montre qui lui tale les côtes. Dix mètres et elle retrouvera l'atmosphère chaleureuse de son entrée, avec tous les portraits de famille accrochés au mur, juste en face des patères. Neuf. Huit. Sept, elle sera accueillie par l'odeur ambrée de la bougie qu'elle a allumée la veille. Six. Cinq. Ses bras se relâchent, elle cherche ses clés dans son sac. Quatre. Trois. Oh non, elle sent ses paupières la piquer et elle ne veut pas pleurer dans la rue. Deux, elle tient sa clé devant elle, prête à l'enfoncer dans la serrure. Un. La serrure s'enclenche, tournant dans le barillet. Elle ouvre la porte et pénètre chez elle. Elle la referme vite avant de se tourner vers l'alarme pour la désactiver.

Dos contre la porte, de nombreux visages lui sourient. Tous heureux, tous bienveillants. Ici, celui de ses grands-parents lors de leur mariage, et là, ses parents posant à Porto. Ses vacances dans le Luberon l'année de sa terminale, elle apparaît entourée de ses cousins bretons : Patrice avec un *baggy*, et Maëlle, arborant des dreadlocks bleues, son visage portant

encore les rondeurs juvéniles. Leur lune de miel à Londres et leur passage devant Buckingham. Ses bébés qui n'ont que quelques heures et qu'elle tient dans ses bras. Six ans plus tard, leurs premiers vélos sans les petites roues. Son mari en train de remercier les invités à la fête qu'elle a organisée pendant des mois pour célébrer sa promotion à lui, sans un seul merci. Elle voit aussi son sourire, à elle, alors qu'elle ne savait rien. C'était l'année dernière, pour l'anniversaire des quatorze ans des jumeaux, Gaspard et Nicolas. Ils l'avaient fêté en famille avec du champagne et une mousse aux fruits exotiques sur un biscuit au chocolat qu'elle était allée chercher le matin même chez son pâtissier. En le sortant du carton pour le mettre sur son joli présentoir sur pied, le gâteau lui avait échappé des mains. Il avait glissé sans trop de dommages sur le plan de travail, mais ses fils étaient contents de relever sa maladresse. Alors qu'ils l'enquiquinaient, son mari était arrivé et avait pris ce cliché qui respirait la tendresse...

Elle se déchausse et laisse tomber son pardessus au sol, avant de se ressaisir et de le suspendre au crochet qui lui est réservé. *Quand même...* Sans déposer son sac à main, elle va dans la cuisine et vide le reste de la bouteille de Saint-Julien dans le premier verre qui lui passe sous la main, un gobelet Marsupilami gagné avec l'achat de Happy Meals. Avec les dernières forces qui lui restent, elle grimpe l'escalier en ciment. Elle n'aime pas tous ces matériaux modernes et froids. Béton, acier, verre. Cette maison moderne, elle ne la voulait pas. Elle préférait l'autre, la vieille meulière

avec les parquets qui grincent. Mais celle-ci était plus commode, plus dans l'air du temps. Elle essayait par tous les moyens de réchauffer l'atmosphère, à coups de parfum d'ambiance, rideaux, coussins, tapis. Elle tentait désespérément depuis plusieurs années de camoufler l'austérité moderne du pavillon sous du *shabby chic* chaleureux. Cette union aurait pu paraître étrange, mais elle était finalement enviée par leurs amis qui lui avaient demandé le nom de leur décoratrice.

Plus que deux minutes et son bain sera rempli. Elle a déjà versé dans le bac en porcelaine tout ce qui lui tombait sous la main de sels et de bain moussant. Elle se rend seulement compte à cet instant qu'elle porte toujours son sac et que la lanière meurtrit son épaule. Elle le laisse tomber à ses pieds. Elle enlève son pantalon en gabardine, son pull, sa chemise. Dégrafe son soutien-gorge qui glisse le long de ses épaules, de ses bras, avant d'atterrir sur la pile de ses vêtements. Elle ôte enfin sa petite culotte.

Trois pas et elle se retrouve dans son bain, coupe le robinet et trinque avec Marsupilami.

— À Mme Hugonnet, souffle-t-elle.

Elle boit de longues gorgées de son bordeaux préféré avant de reposer son verre et de s'enfoncer dans l'eau...

La tête toujours immergée, le son strident lui parvient tout de même, la surprend et lui fait ouvrir les yeux. Elle s'en veut d'avoir voulu mettre autant de bain moussant, et peste surtout après le connard qui l'appelle. Tandis qu'elle se frotte les yeux, ce qui ne fait qu'augmenter la sensation de brûlure, elle décide

qu'elle ne répondra pas. Mais... Et si ses enfants avaient un problème ? *Si l'un d'eux s'était blessé au collège ? Peut-être qu'il est à l'hôpital ? Il faisait de l'escalade, son baudrier s'est détaché et il s'est écrasé sur les tapis de la salle... Ce genre de choses peut arriver.* À moitié aveuglée, elle sort de son bain, créant de grandes flaques d'eau sur le carrelage, et se dirige à tâtons vers sa pile d'affaires. Son sac se trouve sous ses vêtements. Elle le tire et ouvre le rabat. Les yeux toujours fermés, elle cherche ce fin pavé du bout des doigts. Ça y est ! Elle l'a trouvé ! Alors qu'elle s'essuie les yeux avec la manche de son pull, laissant de grandes traînées noires de mascara sur le coton tissé, elle décroche.

— Oui ?

— Cami ? Salut, c'est moi !

*Qui ça, moi ?* Le nombre de personnes qui disent « c'est moi » à l'autre bout du fil a le don de l'agacer. Tous les individus de la planète peuvent dire « c'est moi », ce qui fait un certain nombre de personnes... Moi qui ? D'un œil droit presque débarrassé de toute la mousse et d'une partie de son maquillage, elle soulève une paupière hésitante. « *MAËLLE* » est affiché sur l'écran. Son œil gauche aussi nettoyé, de grands frissons parcourent son corps nu et mouillé. Elle se hâte de retourner dans son bain. Elle soupire d'aise en retrouvant la chaleur de l'eau. À l'autre bout du téléphone, sa cousine trouve ce long silence inquiétant.

— Cami, tu vas bien ?

Le son de sa voix, si familier, ajouté au fait qu'elle soit un brin pompette, la fait s'effondrer d'un coup.

Cami Hugonnet a l'impression de se transformer en flaque. Aujourd'hui, elle a déjà tellement pleuré... Non, non, rien de grave. Non, elle n'était pas à l'hôpital, ses parents, ses fils ou son mari non plus. Non, personne n'avait été heurté par un bus ou confronté à un tigre échappé du zoo. Dans cette famille, il y avait apparemment une certaine propension à l'inquiétude irraisonnée... Maëlle a pas mal bourlingué et elles ne se sont pas revues depuis que ses jumeaux ont fêté leurs trois ans. Pourtant, elles veillent à s'appeler deux-trois fois par an pour garder le contact. Maëlle est la petite sœur qu'elle n'a jamais eue.

— Noooooon, pleurniche-t-elle dans son smartphone.

Elle qui voulait se montrer forte et digne s'écroule comme un château de cartes.

— Bouge pas, j'arrive ! Je suis là demain ! lance Maëlle avant de raccrocher.

Elle aurait aimé protester mais elle a besoin de la voir, besoin d'elle. Sa cousine était retournée s'installer à Quimper après son dernier voyage en Australie puis en Nouvelle-Zélande, qui avait tout de même duré plus de six ans. Quimper-Châteauroux, en comptant le temps de partir de chez elle, elle la trouvera demain matin sur son paillason. L'idée de l'avoir en face d'elle d'ici quelques heures la reconforte.

Quand elle se réveille, son bain est froid. La porte d'entrée vient de claquer. Elle entend quelqu'un monter l'escalier. Le couloir vient de s'éclairer. Elle voit sa tête familière passer dans l'encadrement de la porte.

— Tu es là ?

Pourtant, cela semble évident, non ? À moins qu'il n'ait l'impression de parler à son double, une petite poupée de chiffon trempée dans une eau blanchâtre.

— Tout est éteint, la porte n'était pas fermée, l'alarme pas branchée. J'ai cru que tu étais encore sortie sans y penser.

Elle le regarde sans répondre. Peut-il seulement se souvenir d'une seule fois où elle est partie de la maison en la laissant ouverte ? Non, parce que cela n'est jamais arrivé. Elle n'a jamais fait ce qu'il lui reproche. Pourquoi ressent-il toujours ce besoin de l'infantiliser ? De son côté, le fait qu'elle le fixe sans dire un mot l'étonne.

— Ça va, Camille ? demande-t-il.

— On ne peut mieux.

L'horloge design de la salle à manger sonne vingt-deux heures. Elle est assise sur le canapé, elle n'a jamais paru aussi petite. Après son bain, elle avait enfilé son peignoir. Les yeux cerclés des restes de mascara mêlé à l'ombre à paupières, elle avait entrepris de se démaquiller. Elle faisait de petits gestes, saccadés, et elle se frottait doucement, comme pour éviter de partir en fumée. Elle l'entendait dans la chambre voisine enlever sa montre et la déposer sur la commode, à côté du petit coffre qui contenait ses boutons de manchette. Elle venait de jeter son coton dans la poubelle sous le lavabo, lorsqu'il était revenu. Par le miroir interposé, il lui avait jeté un bref coup d'œil, avant de s'adresser à elle, de tirer une flèche en plein dans le mille :

— Dis donc, tu as une sale tête. Si tu veux, va chez l'esthéticienne.

Pourquoi cette phrase plus qu'une autre, pourquoi maintenant et non pas quand il était rentré ? Sa déclaration, son « conseil » la mettent en ébullition. Une tornade se lève et se forme en Mme Hugonnet.

Son mari descend dans le salon. Elle le suit et lui dit qu'elle sait tout. Pour lui. Pour l'autre. Pour les « cinq à sept ». Pour toutes les excuses qu'il lui invente. Pour le pavillon rue Georges-Pompidou. Pour la Mercedes qu'il gare dans l'allée. Pour les baisers dans la rue, sans même se soucier que d'autres les voient. Sans se soucier d'elle.

Elle s'attend à ce qu'il crie, frappe dans une porte, un mur, à tout sauf à ça... Son indifférence. La plus cruelle des réponses. Elle sait et alors ? Il fallait bien qu'un jour cela arrive. Son cœur saigne, elle est à terre. Il l'achève :

— Tu crois vraiment que je suis le seul fautif dans cette histoire ? Je veux dire, pose-toi les bonnes questions. Peut-être que si tu prenais un peu plus soin de toi, cela ne serait pas arrivé...

L'estocade finale.

Camille a passé toute la nuit les yeux grands ouverts. Parce qu'elle n'arrêtait pas de se retourner, Paul a tout de même pris le temps de râler avant de se rendormir. Morphée est venu le chercher sans problème, lui : il n'est pas du tout perturbé par les mots qu'ils ont échangés, ceux qu'il lui a infligés. Elle reste ou elle part, après tout est-ce vraiment important ? Que préfère-t-il ? Il



ne sait même pas. Mais pourquoi voudrait-elle partir ? Qu'aurait-elle de mieux ailleurs qu'elle n'a pas déjà ici ?

À trois heures trente-deux, Camille se laisse glisser hors du lit et s'adosse contre le sommier. Elle ne veut plus sentir son corps contre le sien ni son souffle sur sa nuque. Doit-elle partir ? Rester ? Reprendre sa vie comme avant, comme s'il ne s'était rien passé ? Et si cela se découvre en ville, supportera-t-elle le regard des autres ? Et le sien sur elle-même ?

Aux premières lueurs du jour, elle sort de la chambre à quatre pattes. Elle ne veut pas qu'il la voie si jamais il se réveille tôt. Elle ne se redresse qu'une fois arrivée à l'escalier, les genoux douloureux. Elle descend sur la pointe des pieds, en veillant à ne pas heurter la rambarde en métal pour que ses vibrations ne le réveillent pas. *Il me faut au moins un vase de café...* Tandis que la machine se lance, Camille prépare la table du petit déjeuner : bols, couteaux et cuillères, beurre, confitures... Alors qu'elle vient de poser le pot de miel sur le mange-debout en granit et lèche ses doigts (*un pot de miel ne peut-il pas être refermé au moins une fois proprement ?*), elle se heurte à sa propre réalité : son mari l'a trompée, blessée, et voilà qu'elle lui prépare son petit déjeuner ? La cafetière a bientôt fini de couler et Camille range tout ce qu'elle a déjà sorti. Le granit noir est de nouveau nu. Elle pense tout d'abord à prendre sa tasse de café, et vider le reste du breuvage dans l'évier. Finalement, elle sort le maxi bol que ses enfants lui ont acheté pour une fête des Mères, tellement grand qu'elle ne s'en

sert pratiquement jamais, sauf aujourd'hui. Il est juste assez volumineux pour contenir tout le liquide enfermé dans la verseuse.

Camille est appuyée contre le meuble de l'évier, buvant son café à petites gorgées, les yeux dans le vague, lorsque des bruits provenant du premier la font tressauter. Elle ne veut pas le voir. En chemise de nuit, elle ne s'imagine pas sortir telle quelle dans la rue, même couverte d'une veste, et créer le scandale de l'année dans son quartier. *Mais pourquoi Mme Hugonnet part-elle si tôt ? Elle n'a même pas pris le temps de se coiffer ou de se maquiller... Ouh, elle n'a pas l'air d'aller fort, Mme Hugonnet.*

Elle ne tient pas non plus à le croiser, à devoir supporter de l'avoir en face d'elle. Pas maintenant. Vu les craquements qui lui parviennent, il est dans la douche. Dans deux minutes exactement, il en sortira. Camille file au salon et attrape le gros plaid imitation fourrure qui recouvre son fauteuil de lecture, elle repasse dans la cuisine, saisit son bol, et ouvre la porte vitrée avant de descendre les quelques marches qui mènent au jardin.

Là, légèrement en contrebas de la maison, elle s'installe sur une des deux chaises de jardin qui restent dehors à l'année et s'enroule dans l'épaisse couverture. Elle l'entend claquer des pieds dans l'escalier et arriver dans la cuisine. Il râle (*sûrement parce que rien n'est prêt*). Elle aimerait l'entendre l'appeler, lui dire qu'il voit que toutes ses affaires sont présentes, qu'il sait qu'elle est là. Elle voudrait qu'il remarque son absence. Mais rien. Elle l'entend mettre de l'eau et du

café en poudre dans la cafetière, sortir un bol, sûrement quelques couverts, un pot de confiture, du pain de mie, se verser un café. Pendant une dizaine de minutes, plus rien. Elle a terminé son bol et se demande s'il pleure. Elle distingue soudain d'autres bruits plus étouffés alors qu'elle prend le temps de regarder autour d'elle. Fin mars, la nature renaît. Mais ce jardin, ce n'est pas le sien. Une pelouse impeccablement tondue par son mari, tous les week-ends si le temps le permet, des haies taillées trois fois par an qui séparent ce jardin de celui des propriétés voisines. Elle aurait aimé planter de nombreux arbres et fleurs, peut-être même créer un potager. Il ne l'en avait pas crue capable et lui avait dit que cela risquait de faire « négligé »... Le bruit de la porte d'entrée qui claque est suivi peu de temps après par celui d'une voiture qui démarre.

Camille veut être sûre qu'il ne va pas revenir, qu'il n'a rien oublié. Quand tout danger est écarté, elle remonte dans la cuisine. Sur le mange-debout, plus rien. Il a pris le temps de débarrasser, chose qu'il ne fait plus depuis au moins dix ans, même le week-end. Sa femme absente, il improvise une nouvelle routine, sans être chamboulé.

Elle pose son bol dans l'évier : pour une fois, c'est elle qui va laisser traîner ses affaires derrière elle. Elle n'a rien mangé depuis hier matin... Elle sait qu'elle devrait essayer d'avaler quelque chose, mais la boule qu'elle a dans le creux de la gorge ne laissera aucune nourriture passer.

Camille s'apprête à remonter prendre une douche lorsqu'elle entend la sonnette résonner cinq fois à la

suite, puis quelqu'un frapper avec véhémence contre le cadre en bois. Elle sait de qui il s'agit avant même d'avoir ouvert, en devinant qui se cache derrière la vitre dépolie de la porte. Elle ne connaît qu'une personne capable d'arborer des cheveux couleur framboise, coiffés en bataille...